L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 16 OCTOBRE 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
Nos. 83, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL DE L'Etat, du Conseil-Général de la Première Municipalité, et de la Commission de Louisiane.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 16 OCTOBRE.

CHEMIN DE FER DE TEHUANTEPEC.

Nous ne saurions garder plus longtemps le silence sur un projet dont se préoccupent tous les esprits et dont la réalisation serait pour la Nouvelle-Orléans une source d'inappréciables avantages. La réserve que nous nous sommes jusqu'ici imposée nous était en quelque sorte commandée par le caractère officiel de ce journal. Mais ces motifs de délicatesse doivent disparaître devant le bien public, et nous croyons répondre au vœu de l'immense majorité de ses citoyens en engageant le gouverneur à convoquer extraordinairement la Législature. Seule, projet dont nous allons entretenir le lecteur pourrait se réaliser sans l'intervention des Chambres, nous y applaudirons de tout cœur, mais nous lui en y opposons formellement et la création des Représentans du peuple est indispensable.

Et d'abord, de quoi s'agit-il? De construire un chemin de fer à travers l'isthme de Tehuantepec. Il y a longtemps qu'on en parle, nous le savons bien, mais cette fois nous sommes appelés à prendre cette œuvre en main, à nous en constituer les patrons, et à la mener à bonne fin. La maison Hargous, de Mexico, a obtenu la concession du privilège, et elle offre de le céder à une Compagnie qui se formerait à la Nouvelle Orléans. Le privilège est encore entre les mains des premiers concessionnaires, mais ceux-ci l'ont transféré conditionnellement. Plusieurs banquiers et capitalistes de la Nouvelle Orléans sont les dépositaires du privilège. S'ils réussissent à organiser une Compagnie dans les délais stipulés par la maison Hargous, le privilège passera aux mains de cette Compagnie qui sera tenue, d'après les conditions qui ont déjà été soumises de part et d'autre, de construire un chemin de fer qui reliera les rivages de l'Atlantique à ceux du Pacifique.

Tout est prêt et la compagnie serait déjà constituée s'il ne se présentait un obstacle qu'il faut absolument lever avant de passer outre. Nous ne nous dissimulons pas qu'un tel obstacle ne peut être que d'une nature financière. Il n'y a que les Compagnies et qui limite leur capital à $ 5,000,000. Cette fois, mais dans un moment de surexcitation, était destinée à prévenir le gros éveillement des folles qui ont causé autrefois la ruine de la Louisiane et dont les effets se font sentir encore douloureusement aujourd'hui. Mais la législature s'est ouverte dans des circonstances, et tel règlement dont personne n'oserait contester les bonnes intentions peut nuire demain à de légitimes intérêts et contrarier la marche et le développement de la prospérité publique.

La législature des corporations est à cette heure un obstacle fatal contre lequel vient se briser impuissante l'énergie collective de quelques-uns de nos concitoyens les plus entreprenants. La maison Hargous leur a offert le projet qu'elle tient du gouvernement mexicain, avisé comment l'accomplir et où et plutôt comment l'exécuter. Ce projet dont elle ne veut disposer que d'un capital de $500,000 ! Il semble que deux millions d'actions seront trouvés à la Nouvelle-Orléans seulement. Il est donc important pour qu'on y réfléchisse. Mais malheureusement il n'y a pas de temps à perdre et si le gouverneur ne convoque pas extraordinairement la législature, la concession passera aux mains des capitalistes de New-York qui ont déjà fait de nombreuses démarches pour l'obtenir.

Qu'importe à la maison Hargous que les concessionnaires soient de New-York ou de la Nouvelle-Orléans? Ses préférences seraient au contraire acquises aux capitalistes du Nord qui ont ces sortes d'affaires ont toujours montré un plus grand zèle et un plus grand empressement que nous. Mais que l'on comprenne bien ceci, les dispositions de la concession, ceux qui doivent en assurer la propriété à la compagnie qui s'organisera pour la construire, ces dépositaires de la confiance des citoyens de la Nouvelle-Orléans qui, en cas de non-réussite, auront sur la vie ou sur les biens de chacun d'eux un droit exorbitant, ne peuvent appartenir qu'à nous. Nous sommes, quant à cela, les patrons naturels de la charte qui leur est demandée, et nous ne la donnerons à personne autre. Ce chemin de fer est éminemment notre affaire, c'est à elle par la Nouvelle-Orléans que doivent aboutir les produits qui nous arriveront du Pacifique. Nous n'insisterons pas plus longtemps sur les immenses avantages qui résulteraient pour la Nouvelle-Orléans de la création d'un chemin de fer à travers l'isthme de Tehuantepec, et surtout de la formation d'une compagnie louisianaise. Le chemin de fer sera construit avec ou sans notre coopération; mais, au nom de Dieu, saisissons au moins une fois profiter des chances que nous offre le hasard. Ne tentons pas la Providence, et si nous voulons que nos destinées s'accomplissent, mettons-nous à l'œuvre et travaillons avec persévérance.

MM. Soulé et E. La Sère.—L'honorable Pierre Soulé, un de nos Sénateurs au Congrès, et M. Emile La Sère, Représentant du premier district, sont arrivés hier dans notre ville, de retour de Washington. Ils étaient attendus depuis plusieurs jours, mais le bateau à vapeur sur lequel ils s'étaient embarqués pour se rendre à Mobile s'est échoué dans la rivière de l'Alabama et ne leur a pas permis d'arriver plus tôt.

CONSEIL DE LA 2me MUNICIPALITÉ.

Le Conseil de la 2e municipalité s'est réuni hier soir. Seize membres étaient présens. On a lu un message du maire transmettant les résolutions par lesquelles le Conseil de la 1re municipalité a approuvé les recommandations de M. Crossman au sujet des améliorations intérieures. M. Shields a présenté des résolutions approuvant le maire et ordonnant qu'un comité soit nommé pour délibérer sur les recommandations du premier magistrat de la ville. Ces résolutions ont été adoptées à l'unanimité et le président a désigné pour former le comité MM. Yancy, Shields, Lawrason, Markaet Pride.

Le Conseil a procédé ensuite à ses travaux ordinaires et s'est ajourné à l'heure accoutumée.

AVIS À QUI DE DROIT.

Ceux qui seraient disposés à se porter adjudicataires pour le pavage des rues de la Levée, de Chartres et Royale, feront bien de se rendre au bureau du maire où a été déposé un échantillon du granit dont on devra se servir pour le dit pavage.—Ils pourront examiner à loisir la forme et les dimensions du bloc, ce qui leur permettra de baser leurs calculs avec plus de certitude.

M. Redling vient de publier et mettre en vente chez les principaux marchands de musique de la ville une valse allemande extrêmement originale, ayant pour titre le Coucou. En arrangeant cette valse pour le piano, M. Rolling a eu soin d'en retrancher toutes les difficultés, et l'a mise ainsi à la portée de toutes les forces. Ajoutons que cette composition vient d'obtenir un succès mérité au jardin Tivoli et qu'elle aura sans doute la vogue des bals d'hiver.

Nouvelles d'Europe.

PAR L'ATLANTIC.

Le vaisseau américain *Atlantic* est arrivé à New York dans la matinée du 9 courant avec 128 passagers, parmi lesquels se trouve l'hon. J. W. Webb. Les nouvelles qu'il apporte d'Europe sont de quatre jours plus récentes que celles reçues par le *Cambria*. Nous trouvons dans les journaux de Charleston un sommaire télégraphique des avis apportés par l'*Atlantic*.

France.—Les socialistes de Blois ont essayé de gagner à leur cause le 3e régiment d'infanterie, mais leurs propositions ont été repoussées avec indignation.

Italie.—Deux décrets organiques émanent le cardinal Antonelli ont produit à Rome une vive sensation, et tel a été le mécontentement du peuple que les fonds publics s'en sont ressentis d'une manière si sensible que le papier-monnaie a éprouvé une hausse de 2 pour cent.—L'armée du pape se compose de 19,000.

Le gouvernement toscan a consenti à payer à l'Angleterre les 25,000 livres sterling qu'elle exigeait pour les pertes éprouvées par les sujets anglais pendant l'occupation militaire de Lavonne.

Allemagne.—Le gouvernement autrichien continue à se montrer très irrité de l'accueil que Haynau a reçu à Londres.

Les opérations navales des Danois n'ont pas été interrompues.—Rien d'important à signaler dans le Schleswig-Holstein.

Marché.—Les ventes de coton se sont élevées le 24 septembre, à Liverpool, à 10,000 balles, dont on trouve des acheteurs à une hausse de 1/8 d. Les bles ont fléchi de 1 à 2 d. par boisseaux, et les farines de 6 d. le baril. Le café et les sucres sont fermes. Le marché monétaire de Londres est facile.

NAVIRES À VAPEUR DE L'ATLANTIQUE.

Dans le cours de ce mois, il y aura au départ d'Angleterre pour les Etats Unis: l'Amérique partira le 5, l'Asie le 12, le Pacifique le 16, le Canada le 19, l'Afrique le 26, et l'Atlantique le 30. Le 1er novembre, le Franklin, steamer américain, partira de Liverpool.

Le bruit courait à Washington aux dernières dates que l'honorable T. Butler King avait accepté la poste de collecteur de la douane à San Francisco.

Assemblées et contre assemblées.—Des assemblées démocratiques et des contre-assemblées d'unionistes sont convoquées dans plusieurs parties du Mississipi. L'honorable Jefferson Davis haranguera les premières et M. Foote se fera entendre dans les secondes. Ce mouvement et cette agitation plairont au peuple. Il se donnera en partisans et en adversaires de l'Union jusqu'à ce qu'une bonne élection vienne les inquiéter de nouvelles préoccupations.

Coton.—Le *Concordia Intelligencer* nous apprend que le temps est extrêmement propice en ce moment à la récolte du coton. L'absence totale de pluies permet aux travailleurs de passer toutes leurs journées aux champs. Il n'y a pas jusqu'au coton planté à une époque très avancée de la saison et sur lequel on ne comptait guère, qui n'ait une très belle apparence et ne donne quelque espoir aux habitans. Pour peu que les gelées soient tardives, comme elles l'ont été en 1829, les planteurs ne pourront pas se plaindre de l'année.

Charles Wyner.—Nous voyons dans les journaux de Boston que ce jeune artiste, dont le talent a trouvé parmi nous de sincères admirateurs, s'est fait entendre dans un des derniers concerts de Jenny Lind. Il a été chaudement applaudi malgré le voisinage de la célèbre cantatrice et l'enthousiasme qu'elle ne manque jamais de provoquer. Les Bostoniens, hommes de goût, ont tout de suite reconnu en M. Wyner un véritable artiste, et ils lui ont prouvé qu'ils savaient apprécier le talent, même à côté d'une célébrité qui remplit le monde entier du bruit de ses succès.

Philadelphie.—Une émeute a éclaté à Philadelphie le 6 de ce mois, entre deux compagnies rivales de pompiers. Le combat a été livré dans la vaste carrefour formé au coin des rues Schuylkill, Thirdet Catharine. Jamais encore on n'avait vu déployer pareille animosité. Les combattans étaient armés de pierres, de briques, de lourds bâtons, de pistolets de poche, de pistolets d'argon, de *revolvers* et de mousquets. La lutte a duré environ une heure et avait attiré une grande foule de spectateurs. Il y a eu de part et d'autre un grand nombre de blessés, mais pas de morts. La police ayant essayé d'intervenir au plus fort de la mêlée avait été obligé de battre prudemment en retraite, non sans avoir fait usage à plusieurs reprises de ses terribles mousquetons.

TEXAS.

Par un arrivage de Galveston, nous avons reçu des journaux du Texas jusqu'au 11 courant. Ils nous apprennent que sur vingt-trois feuilles politiques qui se publient au Texas, dix sont opposées au bill des frontières, neuf sont en faveur de la loi, et quatre ont abstenu de se prononcer. Une grande majorité du peuple paraît favorable à l'œuvre du Congrès. Dans le comité de Walker il n'y a que neuf dixièmes des électeurs votèrent pour le bill.

La récolte de coton s'annonce assez bien dans la plupart des comtés, mais les cannes à sucre ont une chétive apparence sur les bords du Brazos. Une deuxième récolte est tout ce qu'attendent les planteurs.

Tremblement de terre.—Une assez forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à Cleveland, Etat de l'Ohio, dans la matinée du 1er de ce mois. L'oscillation du sol a été précédée comme de coutume, d'un bruit sourd qui ressemblait au grondement du tonnerre et qui a duré trois ou quatre secondes. Le bruit venait du Nord-Ouest. La terre a tremblé à une très grande distance, et dans plusieurs localités la secousse a été assez forte pour réveiller des personnes endormies.

Key West.—On écrit de Key West au *Republican* de Savannah, que le brick *Charles Kershaw*, parti de Charleston pour la Nouvelle-Orléans avec un chargement de riz, s'est échoué près des côtes de la Floride. Il a pu être relevé cependant et devait se remettre incessamment en route. Les frais de sauvetage sont portés à $900.

Sinistre.—Une des chaudières du bateau à vapeur *Financier* a sauté le 2 de ce mois, près de Buffalo. Le second ingénieur et le fils du capitaine ont été tués. Quatre autres personnes ont été légèrement blessées.

Vice-consul.—Le président des Etats-Unis a officiellement reconnu F. E. Dixon comme vice-consul du Royaume des Deux Siciles à Philadelphie.

Rhode Island.—Le recensement qui vient d'être fait dans le Rhode Island et qui embrasse toutes les localités excepté *Providence*, fixe la population totale de ce petit Etat à 95,083 habitans. En 1840, le Rhode Island ne comptait que 75,824 habitans; c'est donc dans une période de dix années une augmentation de population d'environ 25 pour cent.

Florine.—Nous trouvons dans le *Savannah Republican* des retours partiels de l'élection des membres du Congrès et de la législature, dans la Floride. A Jacksonville et à Mandarin, Cabell, whig, a 72 voix de majorité. Le vote a été très fort dans ces deux localités et les majorités whigs plus considérables qu'en 1848.

CHRONIQUE LOCALE.

—Wm G. Hamilton et Louis Kumn comparaissaient hier devant le recorder Genois sous la prévention d'avoir assailli Patrice Bello. Ils ont été envoyés devant la 1re Cour de District.

—Jean Villocenich, accusé de voies de fait sur la personne de Mme Anne Williams, a été fourni un cautionnement au recorder Genois. Il sera examiné prochainement.

—Charles Watson a été condamné hier à $50 d'amende par le recorder Genois, pour avoir essayé d'estropier 50 sous de François Lamber en lui adressant des insultes. Ne pouvant payer l'amende, Watson a été envoyé pour un mois à la maison de travail.

—Angio Costa et Charles Debonne ont été accusés hier devant le recorder Genois d'avoir insulté des agens de police qui procédaient à une visite domiciliaire, d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu.

—John Harnart et Paul Weber ont été condamnés hier par le recorder Génois, le premier à $20 et le second à $10 d'amende pour avoir opposé de la résistance à la police qui cherchait à appréhender le nommé Johnson, accusé d'abus de confiance.

—Paul Weber et Fritz Janeny, accusés d'avoir escroqué une somme de 950 sols A. Meyer, ont consenti hier devant le recorder Génois. Il paraît que le demandeur avait déposé, le 1er septembre dernier, une somme de $150 entre les mains des accusés, et que depuis ce moment il n'a pu recouvrir que $70. Les accusés ont été renvoyés devant la 1re Cour de District.

Plusieurs individus, accusés d'avoir troublé le repos public ont comparu hier devant le recorder Genois. Le plus grand nombre a été mis en liberté sous caution.

—Patrick McInnery comparaissait hier devant le recorder Caldwell sous une accusation d'avoir assailli et blessé à coups de couteau un nommé Thomas O'Brien. L'accusé, qui s'est engagé à comparaître en cas de réquisition, a été envoyé en prison faute de cautionnement.

—Angela Tampen comparaissait hier devant le recorder Genois sous une accusation de vol portée contre elle par Mme Haydance. Angela a du fournir caution.

—Julia Wilson, accusée d'avoir troublé le repos public, comparaissait hier devant le recorder Genois, et a été envoyée par ce magistrat pour un mois à la maison de travail.

Correspondance de l'Abeille

Fort Smith, 25 septembre 1850

Monsieur,

Je vous ai déjà écrit deux lettres sur le beau et brillant pays que j'habite; j'ignore si vous les avez reçues, mais je continue.

Depuis trente-six années qui suivent l'émigration des Indiens à l'ouest du Mississipi, les indiens de l'Arkansas, livrés pour ainsi dire, à eux-mêmes sur leurs nouveaux territoires, n'étaient soumis encore à aucune loi et à aucune espèce de police, pouvant se procurer à volonté et avec facilité des liqueurs fortes dont les chefs n'avaient pas encore prescrit l'introduction dans les villages, les boîtes, et, dis je, après des orgies et des criminalités innombrables, commettaient les meurtres les plus révoltants. Un citoyen de Fort Smith (New Town) qui vivait alors parmi les Cherokees, m'a raconté qu'une nuit, à la suite d'une de ces bacchanales, un sauvage, ivre aussi une hache et la lança de toute sa force au milieu d'un groupe où se trouvait le conseiller de cette anecdote.

Ce citoyen, type de l'Américain entreprenant, industrieux et hospitalier, est fils d'un Quaker de la Pennsylvanie. Il vit tranquille et paisible, sa religieuse potentielle n'empêchant ni ses goûts et à son caractère. Le cœur ardent et passionné du jeune Américain se trouvait à la gêne dans cette atmosphère froide et glacée. Il lui fallait plus d'espace. Il a mis à flot sa famille de père, fils, un bel ensemble. Il s'est jeté dans les grands gens depuis le Mississipi, ses aventures parmi les nations indiennes, les mille expédients auxquels il eut recours pour se tirer d'affaire, pour se créer une entreprise, comme disent les Américains, il m'a tout raconté avec une éloquence simple, naïve et pittoresque.

Ce qui distingue les Américains de tout autre peuple, c'est qu'ils ne sont jamais découragés, ils sont partout *at home* comme chez eux. Si un forgeron se trouve dans un village qui ne lui offre ne peut pas lui donner de quoi vivre, il se fait charpentier, tonnelier, menuisier, charron, boulanger, n'importe quoi. Il n'a jamais une minute à perdre, il s'empresse. Il regarde les autres métiers faire, et fait. Il ne se jamais honteux un raout ! C'est le monde de ses ouvrir. Vous croyez que cela l'embarrasse ? Eh bien, par exemple ! Il se *strap* improvise se recuire pas devant *une première barbe*. La ville qu'il habite est sans fondation, il en fait un. Il se présente. Il ouvre hardiment boutique, et si cela ne gros caractères, avec ou sans orthographe

"Ici l'on rase à toute heure et pour peu de chose"

Aussi le jeune Quaker dont je vous parlais, qui appartenait à une famille riche, et qui n'avait jamais manié une hache, une fois dans les bois dans un état alors à moitié barbare et à moitié sauvage, ou la plume ne pouvait lui donner

"De quoi ne pas mourir jusques au lendemain"

et où la tenue des livres était une science tout à fait inutile, le jeune Quaker se fit bûcheron, en attendant mieux, et commença sa hache ardue et inaccoutumée avec adresse et énergie. Il en fut quitte pour des ampoules et des cals aux mains, pendant les premières semaines. Bientôt l'apprenti était passé maître, et bientôt aussi il prenait des forces tombant sous sa cognée laborieuse comme les épis sous la faux du moissonneur.

Il mit aussi, le poète rêveur et inconscient, l'homme de cabinet et d'étude, le flaneur parisien à l'œuvre le plus pacifique par goût et par système, non aussi, pourtant, prêt par je ne sais quel vent d'exil, à Fort Smith, sur un rivage où la civilisation et la forêt se coudoient encore, et non aussi, ne me suis je pas vu forcée de me faire, pour ainsi dire, tout à tour, portier d'un boucherie, cuisinier, vendeur de poudre et d'allumettes ? O Cadore ! Alby ! Charpentier ! Lemaire ! Kervozal ! o mes maîtres chéris et inoubliés, qui, depuis ce moment il n'a pu recouvrir que $70. Les accusés ont été renvoyés devant la 1re Cour de District

Fort Smith, 25 septembre 1850

Monsieur,

Je vous ai déjà écrit deux lettres sur le beau et brillant pays que j'habite; j'ignore si vous les avez reçues, mais je continue.

Depuis trente-six années qui suivent l'émigration des Indiens à l'ouest du Mississipi, les indiens de l'Arkansas, livrés pour ainsi dire, à eux-mêmes sur leurs nouveaux territoires, n'étaient soumis encore à aucune loi et à aucune espèce de police, pouvant se procurer à volonté et avec facilité des liqueurs fortes dont les chefs n'avaient pas encore prescrit l'introduction dans les villages, les boîtes, et, dis je, après des orgies et des criminalités innombrables, commettaient les meurtres les plus révoltants. Un citoyen de Fort Smith (New Town) qui vivait alors parmi les Cherokees, m'a raconté qu'une nuit, à la suite d'une de ces bacchanales, un sauvage, ivre aussi une hache et la lança de toute sa force au milieu d'un groupe où se trouvait le conseiller de cette anecdote.

Ce citoyen, type de l'Américain entreprenant, industrieux et hospitalier, est fils d'un Quaker de la Pennsylvanie. Il vit tranquille et paisible, sa religieuse potentielle n'empêchant ni ses goûts et à son caractère. Le cœur ardent et passionné du jeune Américain se trouvait à la gêne dans cette atmosphère froide et glacée. Il lui fallait plus d'espace. Il a mis à flot sa famille de père, fils, un bel ensemble. Il s'est jeté dans les grands gens depuis le Mississipi, ses aventures parmi les nations indiennes, les mille expédients auxquels il eut recours pour se tirer d'affaire, pour se créer une entreprise, comme disent les Américains, il m'a tout raconté avec une éloquence simple, naïve et pittoresque.

Ce qui distingue les Américains de tout autre peuple, c'est qu'ils ne sont jamais découragés, ils sont partout *at home* comme chez eux. Si un forgeron se trouve dans un village qui ne lui offre ne peut pas lui donner de quoi vivre, il se fait charpentier, tonnelier, menuisier, charron, boulanger, n'importe quoi. Il n'a jamais une minute à perdre, il s'empresse. Il regarde les autres métiers faire, et fait. Il ne se jamais honteux un raout ! C'est le monde de ses ouvrir. Vous croyez que cela l'embarrasse ? Eh bien, par exemple ! Il se *strap* improvise se recuire pas devant *une première barbe*. La ville qu'il habite est sans fondation, il en fait un. Il se présente. Il ouvre hardiment boutique, et si cela ne gros caractères, avec ou sans orthographe

"Ici l'on rase à toute heure et pour peu de chose"

Aussi le jeune Quaker dont je vous parlais, qui appartenait à une famille riche, et qui n'avait jamais manié une hache, une fois dans les bois dans un état alors à moitié barbare et à moitié sauvage, ou la plume ne pouvait lui donner

"De quoi ne pas mourir jusques au lendemain"

et où la tenue des livres était une science tout à fait inutile, le jeune Quaker se fit bûcheron, en attendant mieux, et commença sa hache ardue et inaccoutumée avec adresse et énergie. Il en fut quitte pour des ampoules et des cals aux mains, pendant les premières semaines. Bientôt l'apprenti était passé maître, et bientôt aussi il prenait des forces tombant sous sa cognée laborieuse comme les épis sous la faux du moissonneur.

Il mit aussi, le poète rêveur et inconscient, l'homme de cabinet et d'étude, le flaneur parisien à l'œuvre le plus pacifique par goût et par système, non aussi, pourtant, prêt par je ne sais quel vent d'exil, à Fort Smith, sur un rivage où la civilisation et la forêt se coudoient encore, et non aussi, ne me suis je pas vu forcée de me faire, pour ainsi dire, tout à tour, portier d'un boucherie, cuisinier, vendeur de poudre et d'allumettes ? O Cadore ! Alby ! Charpentier ! Lemaire ! Kervozal ! o mes maîtres chéris et inoubliés, qui, depuis ce moment il n'a pu recouvrir que $70. Les accusés ont été renvoyés devant la 1re Cour de District

—Theodore Hendricks a comparu hier devant le recorder Caldwell sous l'accusation d'avoir assailli et blessé à coups de couteau un nommé Thomas O'Brien. L'accusé, qui a envoyé attendre en prison les résultats des blessures de O'Brien.

—Angela Tampen comparaissait hier devant le recorder Genois sous une accusation de vol portée contre elle par Mme Haydance. Angela a du fournir caution.

—Julia Wilson, accusée d'avoir troublé le repos public, comparaissait hier devant le recorder Genois, et a été envoyée par ce magistrat pour un mois à la maison de travail.

Correspondance de l'Abeille

Fort Smith, 25 septembre 1850

Monsieur,

Je vous ai déjà écrit deux lettres sur le beau et brillant pays que j'habite; j'ignore si vous les avez reçues, mais je continue.

Depuis trente-six années qui suivent l'émigration des Indiens à l'ouest du Mississipi, les indiens de l'Arkansas, livrés pour ainsi dire, à eux-mêmes sur leurs nouveaux territoires, n'étaient soumis encore à aucune loi et à aucune espèce de police, pouvant se procurer à volonté et avec facilité des liqueurs fortes dont les chefs n'avaient pas encore prescrit l'introduction dans les villages, les boîtes, et, dis je, après des orgies et des criminalités innombrables, commettaient les meurtres les plus révoltants. Un citoyen de Fort Smith (New Town) qui vivait alors parmi les Cherokees, m'a raconté qu'une nuit, à la suite d'une de ces bacchanales, un sauvage, ivre aussi une hache et la lança de toute sa force au milieu d'un groupe où se trouvait le conseiller de cette anecdote.

Ce citoyen, type de l'Américain entreprenant, industrieux et hospitalier, est fils d'un Quaker de la Pennsylvanie. Il vit tranquille et paisible, sa religieuse potentielle n'empêchant ni ses goûts et à son caractère. Le cœur ardent et passionné du jeune Américain se trouvait à la gêne dans cette atmosphère froide et glacée. Il lui fallait plus d'espace. Il a mis à flot sa famille de père, fils, un bel ensemble. Il s'est jeté dans les grands gens depuis le Mississipi, ses aventures parmi les nations indiennes, les mille expédients auxquels il eut recours pour se tirer d'affaire, pour se créer une entreprise, comme disent les Américains, il m'a tout raconté avec une éloquence simple, naïve et pittoresque.

Ce qui distingue les Américains de tout autre peuple, c'est qu'ils ne sont jamais découragés, ils sont partout *at home* comme chez eux. Si un forgeron se trouve dans un village qui ne lui offre ne peut pas lui donner de quoi vivre, il se fait charpentier, tonnelier, menuisier, charron, boulanger, n'importe quoi. Il n'a jamais une minute à perdre, il s'empresse. Il regarde les autres métiers faire, et fait. Il ne se jamais honteux un raout ! C'est le monde de ses ouvrir. Vous croyez que cela l'embarrasse ? Eh bien, par exemple ! Il se *strap* improvise se recuire pas devant *une première barbe*. La ville qu'il habite est sans fondation, il en fait un. Il se présente. Il ouvre hardiment boutique, et si cela ne gros caractères, avec ou sans orthographe

"Ici l'on rase à toute heure et pour peu de chose"

Aussi le jeune Quaker dont je vous parlais, qui appartenait à une famille riche, et qui n'avait jamais manié une hache, une fois dans les bois dans un état alors à moitié barbare et à moitié sauvage, ou la plume ne pouvait lui donner

"De quoi ne pas mourir jusques au lendemain"

et où la tenue des livres était une science tout à fait inutile, le jeune Quaker se fit bûcheron, en attendant mieux, et commença sa hache ardue et inaccoutumée avec adresse et énergie. Il en fut quitte pour des ampoules et des cals aux mains, pendant les premières semaines. Bientôt l'apprenti était passé maître, et bientôt aussi il prenait des forces tombant sous sa cognée laborieuse comme les épis sous la faux du moissonneur.

Il mit aussi, le poète rêveur et inconscient, l'homme de cabinet et d'étude, le flaneur parisien à l'œuvre le plus pacifique par goût et par système, non aussi, pourtant, prêt par je ne sais quel vent d'exil, à Fort Smith, sur un rivage où la civilisation et la forêt se coudoient encore, et non aussi, ne me suis je pas vu forcée de me faire, pour ainsi dire, tout à tour, portier d'un boucherie, cuisinier, vendeur de poudre et d'allumettes ? O Cadore ! Alby ! Charpentier ! Lemaire ! Kervozal ! o mes maîtres chéris et inoubliés, qui, depuis ce moment il n'a pu recouvrir que $70. Les accusés ont été renvoyés devant la 1re Cour de District

Changé sur la Havane à vue, à vendre par
LABORDE & XIQUES,
11oct No 3, rue Front

FEUILLETON.

Hermione Sénéchal,

PAR M. PAUL FERNEY.

VIII.

Langue pour l'ensemble.

Jules Andrieux fut un peu étonné du tendre accueil qu'il reçut dans sa famille. A travers de doux reproches que sa mère semblait lui faire d'oublier que pour la forme, il voyait manifestement l'approbation de son escapade. Quand il croyait avoir à excuser sa conduite il recevait pour ainsi dire de louanges félicitations.

Si madame Andrieux eût eu une fille et qu'un homme, absent de sa confiance et mettant à profit l'intimité des relations, eût séduit sa fille, elle n'eût considéré que cet homme comme un lâche et un traître, et avec toute raison. Jules n'avait point fait autre chose chez maman Bon-Dieu, à l'égard de Virginie. Cependant, loin de blâmer la conduite de son fils, elle paraissait en quelque sorte l'approuver; loin d'en montrer de l'affliction, il lui fallait faire presque effort sur elle-même pour contenir l'expression de contentement intérieur que le succès galant de son héritier lui causait. Enfin elle était très heureuse que son fils eût fait une malheureuse.

L'égoïsme est le plus raffiné des vices. Peu de mères auront su se défendre de ce sentiment d'orgueil instinctif et brute qui animait Mme Andrieux. Pour la plupart, les femmes se montreraient plus sévères d'avoir conçu dans leur sein un Faune qu'une Marguerite, un don Juan qu'une Elvire, un Lovelace qu'une Clarisse, un être pernicieusement vicieux qu'une créature positivement vertueuse, un vaillant criminel qu'une timide victime.

Toutefois, Jules éprouva une petite mortification. Afin de détourner les soupçons, il avait écrit à sa mère qu'il était retenu dans les chaînes affectueuses d'une grande dame, et plus il mentait, plus il était vrai. Il ne pouvait reconnaître la réalité à la lumière du soleil et avoir aux moyens de pénétrer dans la place. Du reste déjà il était bonne devant cette dénégation dans avoir point eu peur et sans attention sur autre chose que sur la fenêtre où, la veille, il avait vu Jules paraître et disparaître, et par laquelle aussi qu'était refermée en dernier lieu sur lui, quand, ivre d'amour et de vanité, il avait pour, il remarqua, accroché à la grille, un petit tens aimé conçu : Petit logement de garçon à louer prochainement. Il entra avec rapidité et demanda à voir le logement.

La portière, petite femme empressée, accorte, bavarde, joviale et à moitié ouvrière, le conduisit directement au second étage.

Ce pendant il avait été dans l'Alsace, en 1830, en feignant la marche croisan qu'il en dérobait à sa vue, et en pensant avec amertume qu'elle se trouvait si réunie à un rival exécré, Jules éprouva une sorte de défaillance; son cœur faiblit sous la double et violente action de chaud et de la jalousie.

Le logement qu'on lui montra était situé au fond de la cour, dans un renfoncement formant un coude de deux ou trois pieds seulement. Il se composait d'un grand cabinet et d'une vaste pièce éclairée par deux hautes fenêtres, parallèles à la fenêtre de la chambre de Virginie, et s'ouvrant aussi sur le jardin.

—Cette chambre est-elle disponible sur-le-champ? demanda Lambin.

—Oui, monsieur, vous pouvez y entrer dans une heure, si cela vous convient.

Combien ?

—Cent cinquante francs.

—Trente-sept francs cinquante centimes par trimestre : j'ai un mauvais compte. Je vous offre trente cinq francs; c'est un chiffre rond.

—Monsieur est-il seul ?

—Pourquoi cette question ?

—Vous savez : pour avoir un homme sur, on commettrait peut être à un sacrifice qu'on refuserait à un ménage. Dans les maisons tranquilles, on loue aux femmes seules.

—Je suis aussi seul qu'il est humainement possible à un homme de l'être.

—On sait ce que parler veut dire. Cela suffit, monsieur. J'accepte vos conditions.

—Un mot encore. Dites-moi, madame..... comment vous appelez vous ?

—Madame Godillon.

—Godillon! Ce nom me répugne; il a de l'argillon. Dites-moi, vous m'affirmez que la maison est tranquille ?

—Comme un couvent.

—Ce corridor, notamment, est bien habité ? demanda-t-il avec une insistance curieuse.

—C'est un vrai pensionnat de demoiselles. Vous y verrez tout seul d'homme. A la première partie, vous aurez pour voisines la mère et la fille; rentié d'après qu'elle habitent la maison; elles y étaient avant moi. A la seconde, c'est une femme seule, une pauvre jeune personne malade, ennéniagée actuellement depuis cinq jours, depuis l'instant de son entrée ici, n'a pas quitté la lit.

—En vérité! s'écria Lambin emporté par l'émotion.

—Oh ! rassurez-vous, monsieur, la pauvre enfant est hors de danger; depuis hier elle va beaucoup mieux. Voilà n'aurez pas longtemps le désagréable voisinage d'une malade.

Même Godillon, habilement interrogée par Lambin, lui révéla peu à peu tout ce qui s'était passé dans le ménage des jeunes gens depuis leur installation. L'identité même de sa future voisine fut constatée pour lui d'une manière certaine, car Pépinière avait successivement prononcé son nom à plusieurs reprises. Le Tragique apprit aussi, dans le cours de cette conversation, que Jules se donnait comme le frère de Virginie.

Revenu de son premier trouble et un peu rassuré sur la situation de la femme qu'il aimait d'un amour si profond et si étrange dans sa manifestation, Lambin reprit :

—Eh bien ! madame Godillon, considéré moi comme votre locataire. Voici cinq francs pour vous; c'est mon denier à Dieu. Voici trente-cinq francs pour le premier terme de loyer. Faites faire la quittance, je la prendrai ce soir.

—Mais, monsieur, il est inutile de payer d'avance.

—Pardon. Je paie d'avance, parce que je désire que vous vous dispensiez d'aller prendre des informations sur mon compte à mon domicile actuel. Il faut m'accepter sur mon argent et sur ma bonne mine.

—Vous ne pouviez pas mieux vous adresser, car nous avons ici pour règle de n'aller jamais aux renseignemens sur nos locataires. Nous avons reconnu l'abus de ces démarches. Si le locataire est paisible et honnête, nécessairement les renseignemens sont bons; s'il est bruyant et mauvais payeur, alors et pour se débarrasser de lui, on donne des renseignemens bien meilleurs encore. Mieux vaut donc tout simplement juger son monde et se dispenser coup d'œil. C'est plus sûr, c'est du temps de gagné et de la peine de moins.

—Je vous félicite de votre philosophie pratique, madame Godillon, que vous me paraissez profondément verser dans la science du cœur humain.

—Vous êtes bien bon. Quoique jeune encore, on n'est pas Bête d'hier, voilà tout, répondit-elle d'un faux air de modestie. Maintenant, si monsieur veut me dire son nom pour faire la quittance.....

—Le nom et le nom en blanc.

—Très bien.—Alors, que monsieur veuille bien me dire son nom, afin que je puisse répondre aux personnes qui viendront le demander.

—Il ne viendra personne me demander.

—Mais s'il arrive des lettres pour monsieur ? reprit-elle avec persistance.

—Ah! c'est juste! dit Lambin de cet air froidement et solennellement comique qui annonçait toujours chez lui une intention préméditée de plaisanterie ou de mystification. Eh bien, je suis Lindor; ma naissance est connue ! ajouta-t-il de sa voix la plus grave.

—Oh ! oui, monsieur, bien connue ! répéta la vieille folle. J'ai assez chanté votre chanson dans ma jeunesse. Comment, monsieur, vous êtes le beau Lindor !

—S'il vient des lettres à ce nom-là, vous aurez que c'est pour moi, répliqua imperturbablement Lambin, en prenant congé de sa candide admiratrice, après lui avoir préalablement annoncé sa visite pour le soir et son emménagement pour le lendemain.

Il consacra le reste du jour à faire chez lui ses préparatifs de départ. Puis, le soir venu, il entra chez la mère Sénéchal, armée d'une bouteille de rhum, ce qui révélait évidemment de sa part une grande hostilité à la négrère.

PAUL FERNEY.

(A continuer.)

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

Mardi soir, 15 octobre 1850.

Une baisse de ¼ cts qui a eu lieu aujourd'hui sur le marché au coton a engagé les acheteurs à se montrer et 2,000 balles ont changé de mains middling à good-middling, 12¼ à 12⅜ cts le lb.

Il ne se fait rien au sucre ni mélasse.

Environ 100 boucauts de tabac ont été pris ad mie, 9¾ à 10 cts la liv. C'est une hausse.

La farine est ferme; 2,000 barils ont été faits de $4 37½ à $4 50. Le maïs est fixe, les petits lots se vendent de 45 à 75 cts le boisseau.

Les provisions n'ont pas varié.

Le whiskey vaut 30½ cts le gallon pour le rectifié.

La change est la même.

Il ne se fait rien en fret.

☞ Nous appelons l'attention des acheteurs de la ville et de la campagne sur la vente à crédit, par catalogue, de marchandises sèches et de tapis, qui aura lieu aujourd'hui, à dix heures, au magasin d'encan de J. B Blache, No 114, rue de Chartres.

Conditions libérales à la vente.

Est décédée hier à cinq heures de l'après-midi, à l'âge de 98 ans, madame Veuve X ALBERT GRIMA, née en Catalogne. Les amis et connaissances de la famille sont invités à assister à l'enterrement qui aura lieu a